



AUDREY C.

*"La vie est belle et cruelle à la fois,
elle nous ressemble parfois."*

Indochine

LA VIE *du bon côté*

Reédition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des établissements d'affaires, des événements ou des lieux ne serait que pure coïncidence.

© 2022 Audrey C.

236 impasse des gris 27350 Eturqueraye

Siret : 91273718600011

Tous droits réservés.

Corrections : © Sophie Eloy et © Loïc Le Jalu

Graphiste : © Emilie CH.

ISBN : 979-10-359-5096-5

Imprimé par Bookelis

Achevé d'imprimer en France









Dedicace

À mon père, ce héros pour qui j'ai écrit cette histoire...





Prologue

SACHA

Depuis mon plus jeune âge, ma mère me répète sans cesse de prendre soin de moi ainsi que de mes proches, car la vie ne tient qu'à un fil. Si j'en ai toujours été conscient, jamais je n'aurais pensé que je serais confronté à un drame.

L'un de ceux qui vous prennent à la gorge et vous coupent le souffle.

L'un de ceux qui changent à tout jamais votre existence, sans que vous ne puissiez rien y faire.

Quand nous sommes enfants, adolescents, puis jeunes adultes, nous ne pensons pas à l'avenir. Du moins pas à ses sombres côtés. Nous sommes tout simplement dans la fleur



de l'âge et insouciant. Notre seule préoccupation est de profiter de notre jeunesse.

Boire, faire la fête et fumer sont mes occupations favorites depuis des années. Peu m'importe d'enchaîner les conneries, parce qu'au final, je m'éclate. Je me défoule.

Mon temps, je le passe avec mon meilleur ami Clément, avec qui j'ai fait les quatre cents coups, ainsi qu'avec Alicia, ma petite amie. Tous les deux sont très extravertis et vivent au jour le jour. Ils ne se préoccupent pas du lendemain, préférant faire tout ce qu'ils veulent quand ils le souhaitent, sans s'intéresser aux conséquences. Pour être honnête, j'ai toujours été un peu comme ça, moi aussi.

Sauf qu'à présent, derrière ce bureau, dans cette salle froide et sans couleur, ma vision des choses semble avoir totalement changé.

Comme si je venais de recevoir un électrochoc qui m'aurait remis les idées en place, j'ai l'impression de tout voir différemment. Les paroles si crues du médecin sont semblables à un coup de poignard dans le cœur.

Le regard dans le vide, je n'écoute plus ce qu'il dit. J'ai décroché depuis plusieurs minutes après qu'il m'a annoncé l'horrible et terrible nouvelle qui va bouleverser totalement ma vie.



À partir de maintenant, rien ne sera plus jamais comme avant.

La main serrée sur l'accoudoir de mon fauteuil, mes souvenirs défilent devant mes prunelles, comme si j'allais mourir la seconde d'après.

Le spécialiste de santé qui me fait face ne se préoccupe guère de savoir si je vis bien la chose, se contentant de garder les iris fixés sur son ordinateur. Je me sens totalement seul dans cette épreuve.

Prenant une grande inspiration pour calmer la colère qui monte en moi, je quitte brusquement de la pièce en claquant la porte avec une telle force que les personnes dans le couloir sursautent avant de m'observer avec un soupçon de peur dans les yeux. Certaines s'écartent même sur mon passage, ce qui m'énerve un peu plus encore. Je ne suis pas un pestiféré !

Il faut que je sorte d'ici pour respirer. J'en ressens le besoin vital.

Comme si ça pouvait effacer ce que je viens d'entendre.

Comme si ça pouvait tout changer.

D'une démarche rapide, je longe les murs, me sentant déjà moins oppressé que dans la salle dans laquelle je me trouvais



plus tôt. En passant devant une fenêtre ouverte, l'air froid me fouette le visage et me rappelle que je suis bien en vie.

Que tout n'est pas encore perdu.

Ignorant la nouvelle migraine qui me broie le crâne, je prends le temps d'inspirer plusieurs fois, gonflant mes poumons d'un air bien plus pur que celui de la cigarette que j'aurais volontiers fumée si je n'avais pas été à l'intérieur d'un fichu hôpital.

Si j'avais été plus sensible, j'aurais sûrement éclaté en sanglots, là, dans ce maudit établissement où des dizaines, voire des centaines de personnes entrent et sortent chaque jour, parfois pour de simples examens et d'autres fois pour des raisons bien plus graves.

Comme moi.

Maintenant que le verdict est tombé, je ne peux rien faire d'autre que de suivre le courant que l'on m'impose injustement, au risque de me noyer.

La peur de l'inconnu me noue le ventre. Ne pas savoir comment sera mon corps après tout ça, comment je serai à la fin, m'angoisse énormément. Cette situation est totalement nouvelle pour moi et l'incertitude du futur est comme une claque en pleine figure.



À chaque bouffée d'air que j'inhale, je prends conscience de ce qui est en train de m'arriver et je sens l'impuissance m'envahir.

C'est une chose de ne pas se préoccuper de ce qu'il va advenir de nous demain quand nous sommes convaincus que notre vie est tranquille, que rien ne pourra nous arriver. C'en est une autre lorsque nous nous rendons compte qu'en définitive, notre mère avait raison, finalement.

La vie est courte, fragile et n'attend personne.







Chapitre 1

KELLYANNA

Quelques jours plus tôt

— Je n'en reviens toujours pas qu'il n'y ait pas d'ascenseur dans ton immeuble. Tu es tout de même au troisième étage ! Les propriétaires devraient avoir pitié de leurs locataires.

Dans un gémissement douloureux, Tess, ma meilleure amie depuis l'école primaire, s'affale sur mon canapé, étendant ses longues jambes devant elle. Son souffle erratique ressemble à celui d'un buffle, ce qui me fait rire.

— Tous les locataires ne sont pas enceintes comme toi.

Un grognement me répond tandis que je ferme la porte de mon petit appartement à peine plus grand qu'un studio. Après m'être débarrassée de mes affaires dans ma chambre, je rejoins Tess sur le canapé et pousse un long soupir de bien-être, épuisée par ma journée.

Février étant sur le point de se terminer, ça fait maintenant six mois que je me suis installée dans un cabinet en libéral avec une amie que je connais depuis la fac.

Au départ, je ne devais pas exercer le métier de psychomotricienne, je souhaitais devenir kinésithérapeute. Seulement, après avoir raté deux fois le concours, à la sortie de la terminale puis après un an d'école préparatoire, j'en ai conclu que je n'étais pas faite pour ça.

Heureusement, lors du second concours, j'ai décidé de tenter celui de psychomotricité en parallèle, sans aucune préparation, au cas où je n'arriverais pas à entrer dans l'école de kinésithérapie. Et j'ai bien fait puisque j'ai obtenu un avis favorable.

Après trois années passées à Paris pour mes études, je suis revenue à Rouen pour m'installer définitivement, en accord avec Sarah, ma collègue, amie et associée qui ne voyait aucun inconvénient à découvrir de nouveaux horizons.

Alors que je suis très attachée à mes racines, elle apprécie voyager et voir du pays en déménageant assez souvent. Elle en a pris l'habitude quand elle était petite, car elle suivait ses parents qui devaient sans cesse changer de ville au gré des promotions de son père.

Comme nous étions très liées l'une à l'autre durant notre cursus universitaire et que nous ne sommes pas faites pour obéir à un patron, nous avons décidé d'ouvrir ensemble notre propre cabinet libéral afin de suivre nos ambitions tout en divisant les charges.

Après plusieurs mois à tout organiser, nous nous sommes officiellement installées le dix-huit septembre. Comme nous l'espérions, nous avons rapidement eu une patientèle, nous permettant d'avoir un salaire pour payer les factures.

Un sourire se forme sur mes lèvres en me remémorant tout le chemin que j'ai parcouru pour en arriver là. Si je suis déçue de ne pas avoir pu réaliser mon rêve : être kinésithérapeute, au moins, j'ai réussi à faire quelque chose de ma vie, qui, au final, me plaît.

— Tu ne veux pas préparer le repas ? J'ai une faim de loup.

De nouveau, je ricane en l'entendant geindre de la sorte.

— Tu as tout le temps faim.



Elle se retourne vers moi, les yeux écarquillés et la bouche à moitié ouverte dans une mine outrée.

— Ce n'est pas vrai ! Tu devrais t'occuper de ta meilleure amie au bout de sa vie plutôt que de te moquer d'elle, Anna.

Tess est la seule à me donner ce surnom depuis notre plus tendre enfance. Mon prénom étant beaucoup trop difficile à prononcer pour l'enfant qu'elle était lorsque nous nous sommes rencontrées, de ce fait, Kellyanna est devenu Anna. Cette habitude ne l'a jamais quittée.

J'ai conscience d'avoir un prénom peu commun et assez compliqué, cependant, mes parents ont toujours aimé sortir de la normalité. D'après eux, ça me rend encore plus unique.

— S'il te plaît ! Je te promets de te préparer tes cookies préférés lorsque j'aurai pondu mon œuf !

Hilare, je me lève pour accéder à ses désirs.

— D'accord, c'est bon, j'ai compris.

Faisant fi de son petit cri victorieux, je me dirige vers ma minuscule cuisine pour commencer à concocter le repas de ce soir, même s'il n'est que dix-huit heures trente. À cause de mes prises en charge bien plus nombreuses qu'avant, je ne vois plus Tess aussi souvent que je le voudrais.

De ce fait, je peux bien lui faire plaisir ! D'autant qu'elle va nourrir mon filleul par la même occasion, et ça, ce n'est pas négligeable. Rien que pour ça, je vais concocter un plat qui va ravir ses papilles.

Je me souviens encore de ce magnifique jour où Tess m'a annoncé qu'elle allait être maman et qu'elle souhaitait que je devienne la marraine de son fils. Nous étions dans le centre de Rouen, dans un petit café près de la Cathédrale pour notre rendez-vous hebdomadaire qui visait à nous raconter nos semaines respectives.

Assises l'une en face de l'autre, nous avons beaucoup discuté jusqu'à ce qu'elle me tende une enveloppe d'une main tremblante, le visage subitement tiré par l'inquiétude. Elle paraissait si joyeuse depuis le début de la matinée que je me suis tout de suite posé des questions.

S'était-il passé quelque chose de grave ?

Aussi, je n'ai pas perdu de temps et j'ai ouvert l'enveloppe en kraft que j'ai failli faire tomber en voyant la mini photo d'une échographie avec écrit dans une bulle, en haut à droite : « Veux-tu devenir ma marraine ? »

Cette nouvelle m'a totalement bouleversée. À tel point que je n'ai pas su quoi répondre pendant de longues minutes



durant lesquelles Tess n'a cessé de me fixer, se triturant les doigts en attendant que je dise quelque chose.

Alors, quand je me suis levée pour la féliciter et lui adresser un grand « OUI », elle n'a plus réussi à se retenir et a fondu en larmes de joie dans mes bras, sous les regards curieux de ceux qui nous entouraient.

Un immense sourire aux lèvres, je m'active derrière les fourneaux en chantonnant tandis que ma meilleure amie s'installe confortablement devant la télé, posant ses pieds déchaussés sur la table basse pour soulager ses jambes douloureuses.

Placée à gauche de l'entrée, la pièce à vivre est ouverte, me permettant de voir ce qu'il se passe, même de la cuisine qui se trouve sur la droite, après la chambre et la salle de bain. Bien qu'il ne fasse qu'une trentaine de mètres carrés, mon petit chez-moi me convient tout à fait.

Décorés à mon image, les murs blancs et gris ainsi que les multiples stickers et tableaux donnent un aspect cosy à l'endroit. À tel point que Tess adore venir chez moi et s'arrange pour me rendre visite dès lors que je suis à l'appartement.

Ma chambre est assez exiguë, ne pouvant contenir que mon lit ainsi qu'un dressing, néanmoins elle est parfaite pour

moi. La pièce à vivre est assez spacieuse, me permettant d'avoir un coin salon, un coin salle à manger ainsi qu'une cuisine assez grande pour que je circule sans problème.

Lorsque je me retourne pour dresser le couvert et que je vois Tess debout, la paume sur son ventre, recroquevillée sur elle-même, je ne peux m'empêcher de m'inquiéter.

— Tess ?

Les traits tirés par la peur, elle crie :

— Oh mon Dieu !

Je pose vivement la vaisselle sur la table et me précipite vers elle. Avec douceur, je place mes mains sur ses avant-bras tandis qu'elle agrippe péniblement les miens, comme pour supporter la souffrance qui l'assaille. Je crois qu'elle a des contractions.

— Que se passe-t-il ? Tu vas bien ?

Mon timbre est aigu, trahissant mon inquiétude.

— On y va, tout de suite !

Ne comprenant pas de quel endroit elle veut parler, je lui demande, les sourcils froncés :

— Hein ? Mais où ?



Levant le visage pour me regarder dans les yeux, elle me répond d'une voix sifflante :

— À l'hôpital, je viens de perdre les eaux, Anna !





Chapitre 2

SACHA

Le dos en sueur collé au matelas, mes bras repliés sur mes paupières closes pour tenter de soustraire mon visage à la faible lueur du jour qui traverse mes rideaux, je sens la nausée m’envahir. Comme pratiquement chaque jour depuis plusieurs semaines maintenant, une forte migraine m’assaille, à tel point que je suis incapable d’effectuer le moindre geste, au risque de vomir mes tripes sur le parquet.

Ma chambre, habituellement assez sombre avec ses murs rouges et noirs, me paraît à présent trop lumineuse. Tellement, que si j’enlève mes bras, je crains de perdre mes yeux sous la violence des rayons du soleil. Pourtant, il ne me semblait pas qu’il faisait si beau tout à l’heure.

Aussi brutalement que mes maux de tête sont apparus, des acouphènes viennent troubler mon audition, au point de me faire pâlir un peu plus sous la douleur. Des sueurs froides m’envahissent et me donnent l’impression d’être gelé, alors que je suis en nage.

Même mes draps sont trempés.

— Hé, mec, ça va mieux ?

Derrière la brume de la souffrance, la voix de mon meilleur ami et colocataire me parvient, lointaine. Le pire, c’est que je n’arrive pas à articuler des paroles compréhensibles, tant ma bouche semble pâteuse. Alors, j’émet un grognement pour toute réponse.

— Je t’apporte de l’eau et un Doliprane.

La migraine m’a frappé si soudainement que je n’ai pas eu le réflexe de prendre un médicament. Sur l’instant, je n’ai pensé qu’à poser mon téléphone sur le matelas à côté de moi avant de m’allonger et de me saisir ma tête entre les mains.

Ça fait maintenant assez longtemps que je subis les assauts de la douleur pour savoir qu’elle m’empêche de faire quoi que ce soit et qu’elle met un temps fou à disparaître.

Bien que ça fasse presque deux heures que je suis comme une statue, calmant ma respiration pour tenter d’apaiser cette

souffrance, ça n'a aucun effet. Lorsque Clément revient dans la chambre, il me faut un bon moment pour réussir à me redresser et avaler le cachet sans me vider sur ses pieds.

Si je le vois articuler quelque chose pendant que je me rallonge sur le lit, je n'entends absolument rien. C'est comme si j'avais perdu l'audition en quelques secondes à peine.

Et aussi rapidement qu'ils ont disparu, tous les sons m'assaillent de nouveau, si fortement que je ne peux plus me retenir.

Avec vivacité, je me lève et cours dans la salle de bain pour régurgiter dans les toilettes tout ce que j'ai mangé ces dernières heures, assis par terre pour ne pas m'écrouler sous les vertiges.

Alerté par mon état, mon meilleur ami se place derrière moi et m'aide à tenir droit afin de bien me vider dans la cuvette et non sur le sol. Durant une bonne demi-heure, nous restons ainsi, jusqu'à ce que je me sente enfin capable d'être debout sans risquer de m'évanouir. Si la douleur n'a pas totalement disparu, au moins elle est beaucoup plus supportable.

Je remercie Clément de m'avoir encore une fois épaulé dans cet horrible moment humiliant avant de m'affaler dans



le canapé de notre salon. Je pose ma tête en arrière sur le dossier, les yeux fermés.

— Ça va mieux ? demande mon meilleur ami en s'installant à côté de moi.

— Ouais. Ça passe doucement. Encore quelques minutes et je serai comme neuf.

Ma blague ne semble pas le faire rire, car je le sens se crispier à côté de moi. Ouvrant les paupières pour le regarder, je remarque que ses cheveux châtons, mi-longs, lui tombent sur les yeux, alors qu'il me fixe de ses prunelles noisette. Ses sourcils sont froncés par l'inquiétude.

— Tu en as parlé à tes parents, au moins ? Ça fait un moment que ça dure, tu dois aller voir quelqu'un, c'est pas normal.

De justesse, je me retiens de lui dire que c'est déjà fait et que j'ai d'ailleurs un rendez-vous tout à l'heure chez un neurochirurgien. Ne pouvant plus d'endurer tout ça, je suis allé consulter mon médecin généraliste il y a environ deux semaines et il m'a conseillé d'aller prendre rendez-vous avec un ORL pour commencer. Ce que j'ai fait la semaine dernière.

Après m'avoir fait subir plusieurs tests, il m'a prescrit une IRM pour voir ce qu'il en était, car il a suspecté un neurinome de l'acoustique. Il m'a expliqué que c'est une tumeur qui se

développe au niveau de la gaine protectrice des nerfs et que, dans mon cas, il touchait le nerf vestibulaire, impliqué dans l'audition et le sens de l'équilibre.

Toutefois, comme il n'avait pas le matériel nécessaire pour le confirmer, il m'a demandé d'aller consulter un neurochirurgien afin de corroborer son diagnostic. Mon rendez-vous a été réservé pour aujourd'hui, dans moins de deux heures.

Si Clément est en droit de savoir tout ça, j'ai préféré ne rien lui dire avant d'être sûr de ce que j'ai pour ne pas l'inquiéter. Lui et moi sommes amis depuis si longtemps que la simple idée qu'il souffre à cause de moi me répugne. J'ai donc gardé secrets mes rendez-vous chez le médecin ainsi que celui chez l'ORL. Surtout que je ne suis pas certain qu'il aurait réussi à conserver tout ça pour lui. À coup sûr, il aurait craqué et en aurait parlé à ma grande sœur, Nadia, qui est aussi sa petite amie depuis plus d'un an.

— Je ne veux pas les inquiéter. Ce n'est sûrement pas grand-chose.

Alors que je me frotte doucement les yeux de lassitude, Clément pousse un long soupir à mes côtés.

— Nadia s'en fait pour toi, tu sais.

Je me tourne vivement vers lui.



— Tu lui as dit ?

— Je n'en ai pas eu besoin, elle est passée tout à l'heure. Tu étais tellement mal que tu ne l'as même pas entendue !

Éberlué, je ne lui réponds pas. Effectivement, je ne me suis rendu compte de rien, bien trop empêtré dans ma souffrance. Savoir que ma grande sœur a pu me voir dans cet état ne me plaît pas du tout. Bien que nous ne soyons pas extrêmement proches, elle reste un membre de ma famille, comme tous mes autres frères et sœurs. Je déteste les inquiéter et encore plus me montrer aussi faible devant eux. J'espère simplement que, pour une fois, elle tiendra sa langue et n'ira rien répéter à mes parents ainsi qu'à notre fratrie.

Durant un bon moment, nous demeurons ainsi, à regarder la télé que Clément a allumée, le volume très bas afin de m'épargner tout mal de tête, jusqu'à ce que je me rende à mon rendez-vous. Prétextant un besoin de prendre l'air et de m'aérer, seul, je quitte notre petit appartement, les mains dans les poches de mon manteau en cuir fourré, les yeux baissés sur la route.

Si l'hôpital n'est pas près de là où j'habite, je décide tout de même d'y aller à pied, n'ayant aucune envie de sortir ma voiture ni de prendre les transports en commun. En une heure à peine, j'arrive devant le bureau du neurochirurgien et

n'ai heureusement pas à attendre longtemps avant qu'il ne vienne s'occuper de mon cas.

Une fois l'IRM passée, je reste assis sur la chaise en tissu, le regard fixé sur le visage du spécialiste qui examine avec attention les résultats. Sa mine est soucieuse, cependant, elle ne paraît pas non plus alarmée, ce qui me donne espoir.

— Effectivement, cette masse sombre est assez inquiétante, mais ce n'est peut-être pas grand-chose. Dites-moi, avez-vous consulté un ORL récemment ?

— Oui, le docteur Bertinois. Il suspecte un neurinome de l'acoustique et m'a fortement suggéré de voir un neurochirurgien afin de corroborer ses dires.

Le visage de l'homme se rembrunit à la mention de mon ORL avec une telle rapidité que ça me surprend. N'a-t-il pas lu mon dossier ? Et qu'a bien pu faire docteur Bertinois pour le rendre aussi irascible tout d'un coup ?

— Eh bien, il a dû se tromper, comme toujours, car ce n'est rien.

Sa voix est sèche et peu amène, ce qui me fait froncer les sourcils.

— Mais... vous êtes sûr ?



Avec lenteur, l'homme se redresse sur sa chaise, les mains croisées devant lui. Avec une froideur déconcertante, il plonge ses prunelles dans les miennes, comme pour me défier de le contredire.

— Remettriez-vous en cause mon pronostic, monsieur ?

Voyant qu'il commence nettement à s'énerver, je décide de calmer le jeu.

— Pas du tout, mais vous avez dit tout à l'heure que la masse était inquiétante.

— J'ai dit qu'elle semblait inquiétante, pas qu'elle l'était. Mais en y regardant de plus près, je peux vous assurer que ce n'est rien. Vous pouvez rentrer chez vous et si vous avez d'autres céphalées, n'hésitez pas à prendre des antalgiques.

Franchement sceptique face à sa réponse, je finis tout de même par acquiescer et me lever. Vu son humeur depuis que je l'ai informé de l'identité de mon ORL, je doute qu'il change d'avis et accepte de revoir son diagnostic.

Après l'avoir remercié, je quitte la pièce alors qu'il ne me porte plus aucune attention. Son comportement irrespectueux m'horripile tellement qu'à peine le pied à l'extérieur, je sors une cigarette de mon paquet pour la fumer, presque avidement. N'arrivant toujours pas à me sentir mieux, je décide de rentrer à pied afin de m'aérer l'esprit et de

réfléchir à toute cette situation. Même si le spécialiste m'a affirmé que je ne courrais aucun danger, j'ai la sensation, au fond de moi, que ce n'est pas le cas.

Pourtant, ça me soulagerait d'un énorme poids !

Sauf que j'ai beau tenter de me convaincre que ce ne sont que de simples maux de tête sans importance, seulement plus fréquents que la normale, ça ne change rien.

Le nœud au creux de mon ventre persiste.



